Kikosecauchois ?

Dans le numéro 58 du BLVP, nous vous invitions à tester vos connaissances en matière de parler normand. Dans le numéro 59, nos cousins canadiens nous mettaient au défi de comprendre certaines expressions du parler québécois. Dans le numéro 60, c'est à une autre langue encore que nous vous proposions de vous confronter : celle des jeunes générations d'aujourd'hui. Dans le présent numéro, nous retournons au parler normand et plus exactement à la variante septentrionale de celui-ci, c'est-à-dire au « patois cauchois », tel qu'on le parle à l'ouest du département de la Seine maritime.

Etes-vous plutôt bas ou haut normand ?

Ou pas normand du tout ?

Pour en avoir le cœur net, vous essayer au quizz ci-après pourrait s'avérer d'une grande aide ! Nous l'avons soumis aux convives du pique-nique du samedi soir, lors de l'assemblée générale des « Vieux frênes » à Freneuse-sur-Risle en septembre 2022. Résultat : aucun participant n'est parvenu à répondre correctement aux 12 questions. Deux vainqueurs *ex-aequo* se sont néanmoins détachés : il s'agit de Yves Lemieux, du Trait (76), et de Christian Lemieux, d'Aurelaune-en-Seine (76), qui tous deux sont parvenus à fournir 10 bonnes réponses et qui, en récompense de cette performance, se sont vus remettre un mug de l'association.

1. Rémouquer signifie : A) Refuser ; B) Remuer ; C) Rallumer le feu qui s'est éteint.

2. S'engainer veut dire : A) Se mettre au lit ; B) Se disputer ; C) S'engager dans une mauvaise affaire.

3. Les mattes c'est : A) La serpillère ; B) Les gerçures sur les mains ; C) Le lait caillé.

4. Défoutraillai veut dire : A) Débraillé, déguenillé, mal vêtu ; B) Décoiffé ; C) Mal rangé, en désordre

5. Avoir le cœur entoupinai signifie : A) Avoir mal au cœur ; B) Etre amoureux ; C) Avoir du chagrin.

6. Mucher veut dire : A) Avoir le nez qui coule ; B) Cacher, dissimuler ; C) Paresser, lanterner.

7. Comment dit-on **aussi** ? : A) N'tout ; B) Itou ; C) O qu' c'est.

8. Comment dit-on **déchirer** ? : A) Démaguer ; B) Défuler ; C) Dezailler.

9. Comment dit-on **intelligence** ? A) Incâmeau ; B) Chopière ; C) Releume.

10. Comment dit-on **gourmand** ? A) Ragache ; B) Goulafre ; C) Engosai.

11. Comment dit-on **éternuer** ? A) Déhoinquer ; B) Axaimer ; C) Rembrêler.

12. Comment dit-on **petit enfant** ? A) Bibet ; B) Bêton ; C) Bezot.

SOLUTIONS : 1-B ; 2-A ; 3-C ; 4-A ; 5-C ; 6-B ; 7-B; 8-C; 9-A; 10-C; 11-A; 12-C.

MOINS DE 4 BONNES REPONSES: Une chose est sûre : vous n'êtes pas Cauchois ! Peut-être même n'êtes-vous pas Normand du tout, ni d'en haut (à l'évidence), ni même d'en bas. Mais rassurez-vous, il est encore temps de le devenir. Pour vous y mettre, la bonne méthode est de commencer par relire *in extenso* les « histoires cauchoises » de maître Décultot publiées dans le BLVP, tout en sirotant un petit verre de calva.

ENTRE 5 et 9 BONNES REPONSES: Admettons-le : votre maîtrise du cauchois n'est pas encore parfaitement satisfaisante. Mais vous êtes sur la bonne voie : est pus qu'une question de vésouille, as ct'e heu !

10 OU PLUS DE 10 BONNES REPONSES: Vous avez gagné haut le verbe votre brevet de patois cauchois ! Sans doute même comptez-vous parmi les rares individus sur Terre actuellement capables de prononcer correctement, dans ce patois, les mots « pomme d'orange » (voir ci-après).

Ce quizz a été réalisé à l'aide de l'ouvrage de Raymond Mensire, *Le patois cauchois* (Yvetot, SCPP, 1976 ; première édition : 1939).



« La Noter-Dame d'Autretot » : eune vieuille caanchon qui n'a pas san pareil pou mett'eul monde en train !

Ne parle pas Cauchois qui veut !

Pour un seul « oi » en français, six prononciations différentes en cauchois

« La simple prononciation de la diphtongue oi, o, i se fait de six manières différentes, et non pas suivant les régions, mais dans le même endroit. Les voici, avec exemples à l'appui :
1° En e, u, eu. Exemple : J'aperçois Pierre qui reçoit une trempe – J'apercheus Pierre qui r'cheut eune trempe.
2° En é fermé, comme dans : Le temps est noir – L'temps est né.
3° En è ouvert, ou a, i, ai. Exemple : je le crois trop étroit à droite – Je le crais trop étrait à draite.
4° En o, u, a, oua, avec l'accent circonflexe : V'la des nouâs qu'ont trop d'bouâs.
5° En o, u, é, accent aigu. Exemple : Tu n'as pas de mémoire, ce soir – T'as pin d'mémoué à çu soué.
6° En o, u è, accent grave, comme dans dévouèr, couèffe, la jouèe.
Et encore y a-t-il l'exception unique de pleuvoir, qui se prononce en i : plouvi. »

Le test suprême : « pomme d'orange »

« J'ai lu récemment dans un article soi-disant écrit en cauchois, un paysan dire « Micieu » pour Monsieur, et des « poummes » pour des pommes. J'affirme que celui qui a écrit cela n'a jamais entendu parler un seul paysan cauchois. Parce que jamais, au grand jamais, dans aucun village du pays de Caux, aucun paysan cauchois n'a prononcer Micieu pour Monsieur,

ni poummes pour pommes. C'est peut-être du picard ou du berrichon ; c'est peut-être même du bas-normand, mais j'affirme que ça n'a jamais été du cauchois. On dit « moucieu » et pas autrement ; de même qu'on ne dit jamais poummes mais « pôommes » en nasalisant la diphtongue o m. La prononciation du mot « pomme d'orange » est pour moi le critérium absolu pour distinguer un vrai Cauchois d'un faux. Elle est à peu près impossible à un Cauchois non autochtone. La voici à titre de curiosité : « Pôomme d'oraânge » ».

Comment éteindre un incendie ?

« J'ai entendu un monolinguiste cauchoisant dire ceci :
_ Y a l'feu ! Apportai-mai un siau.
L'ustensile qu'il réclamait était, bien entendu, un seau pour y mettre de l'eau. Or, le mot qui se prononce siau, en patois (et qui s'écrit « sciot »), c'est une scie. Les auditeurs cauchois, tout en devinant, bien sûr, la faute commise, avaient tout de même les oreilles chatouillées en entendant demander une scie pour éteindre un incendie. »

A la recherche d'un chapal pour couvrir ses chevaux

« Tous les mots français plurisyllabiques se terminant en « eau » comme couteau et morceau, ont en patois leur singulier en « ai » et leur pluriel en « iâs » : un coutai, des coutiâs ; un morçai, des morciâs, etc… Seuls, les monosyllabiques ont le singulier en « iâaue », avec l'a ouvert et l'e muet à la fin ; « un siâaue », « eune piâaue », etc… mais toujours le pluriel en iâs : « des p'tits viâs, des piâs d'lapin », etc. La terminaison en « iau » n'existe pas ; ni au singulier ni au pluriel. Donc écrire en patois « un coutiau » ou « des morciaux », c'est commettre une faute aussi grave que d'écrire en français un chapal pour un chapeau ou des chevaux pour des cheveux. La phrase patoise suivante : « Coupai-mai des morcias d'pain avec vot' coutai », si elle était écrite et prononcée « coupai-mai des morciaux d'pain aveuc vot'coutiau » serait, pour un vrai Cauchois, aussi abrutissante que la phrase française « couvrez vos cheveux avec votre chapeau » remplacée par « couvrez vos chevaux avec votre chapal » ».

Avoir mouru ou être mort ? Telle est la question

« Le français n'a qu'un seul terme pour exprimer « il a cessé de vivre » et pour exprimer « il n'existe plus ». On dit : il est mort. Vous pensez que c'est la même chose. Eh bien non, pas tout à fait. Et le patois, lui, fait un distinguo que l'anecdote suivante rend très sensible. (C'est l'abbé Tougard qui la relate) : Monseigneur Blancard de Bailleul, archevêque de Rouen, interrogeait un enfant avant de lui donner le Sacrement de Confirmation. Jusque-là, l'enfant avait fait preuve d'une véritable intelligence, quand l'archevêque lui pose cette question : « Jésus-Christ est-il mort ? ». – « Non, Monseigneur » répond l'enfant. Le prélat, croyant à une inadvertance, répète sa question. Même réponse. A ce moment, le curé qui était présent demande la parole et modifie ainsi l'interrogation : « Monseigneur vous demande si Jésus-Christ a mouru ». Réponse : « ah oui, il a mouru, mais i n'est pas mort, pisqu'il a ressuscité ». Ce n'était pas du français ; c'était de la richesse linguistique de petit Cauchois ».

Raymond Mensire, *Le patois cauchois* (op. cit.), p. 28-45.

Jeux de traduction

Pour celles et ceux qui veulent aller plus loin

En septembre 2022, à l'occasion de l'AG des « Vieux frênes », en plus du quizz dont il a été question plus haut, avait été proposé aux amateurs et amatrices de patois cauchois deux exercices leur permettant de tester plus finement leur degré de connaissance et de maîtrise de ce dialecte. Le premier consistait en une version, allant du cauchois vers le français. En l'occurrence il était proposé de traduire un extrait d'un poème écrit en cauchois, en quatrains à rimes embrassées, par Raymond Mensire, toujours et encore lui[1] ! Le second exercice proposait la démarche inverse, c'est-à-dire un thème allant du français vers le cauchois. Avait été choisi cette fois l'extrait d'un texte en prose rédigé par un grand écrivain français dont nous tairons pour l'instant le nom afin de préserver le suspense. On se contentera d'indiquer que le passage à traduire en cauchois était tiré d'une nouvelle très célèbre, publiée en 1883, dont l'action se déroule précisément dans le pays de Caux, à Bénouville pour être exact.

La version, de l'avis général, s'est avérée beaucoup plus aisée à réaliser que le thème. Au demeurant, peu se sont aventurés dans ce second exercice. Michel Lecointre, de Freneuse-sur-Risle (27), est celui qui est allé le plus loin. C'est pourquoi nous retiendrons ici sa proposition de traduction, même si, il en convient lui-même, elle est sans doute encore très perfectible. On mesure à cet égard combien le patois cauchois est devenu de nos jours, pour les haut-Normands eux-mêmes, plus facile à comprendre qu'à parler soi-même.

Pour permettre à nos lecteurs de se tester à leur tour, c'est en cauchois, d'abord, que nous leur proposons de prendre connaissance des deux textes.

Premier texte : extrait du poème « Travaillons » de Raymond Mensire

D'man temps, j'crais que jétions plus hureux ;
J'nos occupions gué d'politique ;
Les maitres comm' les domestiques,
J'nos contentions d'être des terreux !

J'nos tracassions que d' not' travail :
La saison… la moisson… les pommes…
Les viâs nos souciaient pusque z'hommes !
Not' parti, nous, ch'était l'bétail.

[1] Pour en savoir plus sur la personne de Mensire et sur son œuvre, on se reportera, dans le présent bulletin, à la rubrique « Dans la bibliothèque des Lemieux ».

J’avions deux o trois vaq’ à lait ;
J’graissions queuc bétons dans s’herbâges ;
Cha nos donnait assez d’ouvrâge…
J’faisions not’ beûrre… pis cha allait !

Deux douzaines d’poul’s, j’avions d’s œufs…
J’ col’tions quinz’lapins dans l’annèïe…
I nos s’rait jamais v’nu l’idèïe
D’trâcher midi à quatorze heus !

An’hui, y a des tas d’galvaudeux
Qui vos prêch’nt la grève agricole !
Moi, j’aim’mais mieux que l’diab’ m’accole
Qu’d’écouter leurs potins d’caleux !

I voudraient-i pin nos fé craire
Qu’i sont v’nus ichit nos trouver
Pour montrer à pou’ls à couver
Pis apprend’ à bourrique à braire ?

Queul ouvrage ! I sont là qu’i palent
Qu’i gesticul’nt, qu’i font un train !...
Marchèz, est tertous des gâs d’balle
Qui n’ val’nt pinquat’fers d’un quin !

D’abord, si pal’nt, ch’est qu’no z’écoute :
Si no z’écoutait pus, ch’est sûr
Qui n’ brâill’aient pin rien qu’pou les murs !

J’avons-t-i pin aôte chose à foute ?

Dans l’temps j’étions plus courageux,
J’travaillons les set jous d’ la semaine ;
J’nos plaisions, nos aôt’s, dans la plaine
Pis… l’travail n’oppos’ pin d’ viv’ vieux !

J’dansions trois quat’ fais dans l’annèïe.
J’avions pin besoin d’casinos…
Ni d’cinémas… Nous, les tornèïes,
Euj’ les jouïons à dominos.

J’allions au marchai… d’temps en temps…
J’avions les Rois, j’avions la choule…
Dans ces jours-là j’tuïons eun’ poule,
J’buvions un coup, j’étions cotents !

Raymond Mensire, « Travaillons » (1939)



Second texte : extrait traduit en cauchois d'une nouvelle publiée en français en 1883

« I f'sait caô, rien caô, ch'était un eud ché jous brûlants et lourds où pas eune feuil' ne r'mue. Nos avait tié la tab dihors, sous eul pommier ; et eud tans en tans Sapeur allait au cellier tirer la cruch' eud'cide, tant on beivait. Céleste apportait euls plats d'la queuzèine, eun ragoût d'mouton o pomm' de terre, eun lapin sauté et eun salade. Pis al' posa eun assiette eud s'rises, les premières eud la saison.

Voulant les laver pis les rafrichir, euj priai la p'tit bonn' d'aller eum qu'ri eun siaou d'iâ ben fred.

Al r'vint o bout eud cin m'nutes en d'clarant que eul puits était tari. Ayant laissé d'cendre tote la corde, eul siaou avait touché l'fond, pis i était remonté vide. La mé Lecacheux voulut se rende compte elle-même et s'en alla argâder pa eul trou. Al'r'vint en annonçant qu'on veillait ben queuc chose dans son puits, queuc chose qui n'était pa neuturel. Eun vésin sans dout' i avait j'té des bottes eud'paille, par vengeance.

Euj voulus r'garder itou, espérant qu'euj sauras mieux distinguer, et euj me penchai sur eul bord. Euj veillais vauguement eun objet blanc. Mais quoi ? J'eus alors l'ideïe eud sendre eune lantern' o bout d'eune corde. La lueu' jaune dansait sur els parois eud pierre, s'enfonçant p'tit à p'tit. Nos étions tertous euls quat' inclinés su' l'ouvertur', Sapeur et Céleste nos ayant r'joints. Al lantern' s'arrêta o d'sus d'eune masse indichtinct', blanche et nouaire, singulière,

euncompréhensible. Sapeur s'écria : « C'est eun qu'vâ. Euj vé eul chabiaô. I s'ra tumbé c'te nuite eune faie s'être écapé du prai ».

Mais soudain, euj frisonnai jusqu'aux moëlles. Euj v'nais eud r'connaître eun pied, pis eune gambe dressèë ; eul corps entier et l'aute gambe disparaissai sous l'iâ.
Euj balbutiai, très bas, et tremblant si fort euq la lantern' dansait éperdument o d'sus du soulier :
« C'est eune fam qui… qui.. qui est là-d'dans... »

Traduit par Michel Lecointre

Vous n'avez RIEN compris à ces deux textes ?
Ou du moins, vous n'avez PAS TOUT compris ?
Dans ce cas, voici maintenant leurs équivalents en français.

Traduction en français du poème « Travaillons »

Je crois que, de mon temps, on était plus heureux ;
On ne s'occupait guère de politique ;
Maîtres autant que domestiques,
On se contentait d'être des gens de la terre !

Seul notre travail nous souciait :
La saison… la moisson… les pommes…
Les veaux nous préoccupaient plus que les hommes !
Notre parti à nous, c'était le bétail.

On avait deux ou trois vaches à lait ;
On engraissait dans nos herbages quelques taurillons ;
Ça nous donnait déjà bien du travail…
On faisait notre beurre… et ça allait !

Deux douzaines de poules, on avait des œufs…
On attrapait au collet quinze lapins par an…
Jamais il ne nous serait venu à l'idée
D'aller chercher midi à quatorze heures !

De nos jours, il y a des tas de bons à rien
Qui vous parlent de grève agricole !
Moi, j'aimerais mieux que le diable m'emporte
Que d'écouter leur boniment de feignants !

Ne voudraient-ils pas nous faire croire
Qu'ils sont venus ici nous trouver
Pour montrer à nos poules comment couver
Et pour apprendre à nos ânes à braire ?

Quel travail ! Ils sont là à parler,
A gesticuler, à faire du boucan !...
Allons donc, ce sont tous des plaisantins
Qui ne valent pas les quatre pattes d'un chien !

D'abord, s'ils parlent, c'est qu'on les écoute :
Si on ne les écoutait plus, c'est sûr,
Ils ne brailleraient que pour les murs !

N'avons-nous donc rien d'autre chose à faire ?

Dans le temps, on était plus courageux,
On travaillait les sept jours de la semaine ;
On se plaisait, nous autres, dans les champs
Et puis… le travail n'a jamais empêcher de vivre vieux !

On dansait trois quatre fois par an.
Nous n'avions pas besoin de casinos…
Ni de cinémas… Nous, les tournées,
On les jouait aux dominos.

On allait au marché… de temps en temps…
On avait les Rois, on avait la fête du village…
En ces temps-là, on tuait une poule,
On buvait un coup, on était contents !

Traduit par Cyril Lemieux

Original en français de l'extrait de la nouvelle publiée en 1883

Il faisait chaud, très chaud, c'était un de ces jours brûlants et lourds où pas une feuille ne remue. On avait tiré la table dehors, sous un pommier ; et de temps en temps Sapeur allait remplir au cellier la cruche de cidre, tant on buvait. Céleste apportait les plats de la cuisine, un ragoût de mouton aux pommes de terre et une salade. Puis elle posa devant nous une assiette de cerises, les premières de la saison.

Voulant les laver et les rafraîchir, je priai la petite bonne d'aller me tirer un seau d'eau bien froide.

Elle revint au bout de cinq minutes en déclarant que le puits était tari. Ayant laissé descendre toute la corde, le seau avait touché le fond, puis il était remonté vide. La mère Lecacheur voulut se rendre compte par elle-même, et s'en alla regarder par le trou. Elle revint en annonçant qu'on voyait bien quelque chose dans son puits, quelque chose qui n'était pas naturel. Un voisin sans doute y avait jeté des bottes de paille, par vengeance.

Je voulus aussi regarder, espérant que je saurais mieux distinguer, et je me penchai sur le bord. J'aperçus vaguement un objet blanc. Mais quoi ? J'eus alors l'idée de descendre une lanterne au bout d'une corde. La lueur dansait sur les parois de pierre, s'enfonçant peu à peu. Nous étions tous les quatre inclinés sur l'ouverture, Sapeur et Céleste nous ayant rejoints. La lanterne s'arrêta au-dessus d'une masse indistincte, blanche et noire, singulière, incompréhensible. Sapeur s'écria : « C'est un cheval. Je vé le sabot. Y s'ra tombé c'te nuit après s'avoir écapé du pré. »

Mais soudain, je frissonnai jusqu'aux moelles. Je venais de reconnaître un pied, puis une jambe dressée ; le corps entier et l'autre jambe disparaissaient sous l'eau.
Je balbutiai, très bas, et tremblant si fort que la lanterne dansait éperdument au-dessus du soulier :
« C'est une femme qui… qui… qui est là-dedans… c'est Miss Harriet ».

Guy de Maupassant, *Miss Hariet* (1883)

